

tembre le R. P. AMIOT a été appelé à la maison de Montréal. Mais cet intrépide et dernier compagnon d'armes du R. P. REBOUL doit s'attendre à reprendre la campagne des chantiers quand l'époque en sera venue. Le R. P. THURIEN nous est arrivé dernièrement à Hull pour travailler au service de la paroisse et aussi probablement pour évangéliser les bûcherons des chantiers ; ministère, au reste, qui n'est pas nouveau pour ce bon Père. En conformité à certains points de nos saintes Règles, d'autres changements sont à la veille de s'opérer dans notre maison. Mais que la volonté de Dieu s'accomplisse ! On est bien partout et dans tous les ministères quand on fait l'œuvre du Seigneur.

Mon très-révérend et bien-aimé Père général, veuillez agréer la nouvelle expression de mon respectueux attachement.

Votre très-obéissant et dévoué fils en J. et M. I.

CHARPENNEY, O. M. I.

COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DU R. P. CHIROUZE AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Saint-François-Xavier de Tulalip, 25 juillet 1877.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Dieu merci ! je ne suis plus agent du gouvernement et je profite des moments de repos que cela me procure, pour remplir un devoir bien doux, en vous donnant des nouvelles de vos enfants de Tulalip.

La mission de Saint-François-Xavier a toujours son même personnel. La santé de chacun semble s'affaiblir,

mais la grâce y supplée, et l'œuvre de Dieu ne laisse pas de se poursuivre avec d'heureux progrès..... Le R. P. RICHARD est toujours chargé des tribus du sud de la baie, et moi de celles du nord, et dans les deux districts réunis nous trouvons au-dessus de quatre mille sauvages à évangéliser, et souvent plus de 100 milles à parcourir, par eau ou par terre, pour les visiter tous. Il est vrai, nous ne rencontrons plus aujourd'hui autant de difficultés qu'il y a trente ans. Les bœufs ont fait place à une autre puissance qui nous fait marcher plus vite. Nos baies sont sillonnées de bateaux à vapeur, et bientôt, à la place des chevaux ou des raquettes, nous aurons, pour traverser les montagnes et les forêts, les chemins de fer qui se préparent dans toutes les directions. Au lieu de vieux campements de sauvages, l'on voit partout des commencements de villes et de villages de blancs, où quiconque a de l'argent peut se procurer le nécessaire et même l'agréable. Mais, hélas ! mon bien-aimé Père, tous ces avantages matériels sont bien loin de favoriser le côté spirituel chez nos pauvres sauvages. Ces trois mille blancs et au delà qui habitent aujourd'hui le territoire de Washington, ne sont pas, en général, la crème de leur nation, et leurs pernicieux exemples entraînent les faibles dans un océan de corruption d'où ils semblent ne pouvoir plus sortir. Un esprit général de libertinage ; la franc-maçonnerie, l'infidélité ; une fourmilière de ministres de toutes les sectes, un gouvernement devenu méthodiste et anticatholique, et l'ivrognerie, qui fait tant d'esclaves et de victimes : tels sont, mon très-révérend Père, les éléments destructeurs contre lesquels nous avons à combattre, et les épines empoisonnées parmi lesquelles nous avons à travailler pour arracher de la gueule des loups la pauvre brebis égarée.

Plus les difficultés augmentent, plus aussi nous redou-

blons nos efforts, et le Seigneur ne laisse pas de les bénir et de les seconder. Les bons, comme l'or dans le creuset, semblent se fortifier et devenir plus parfaits, et les pécheurs qui n'ont pas encore fait un trop long mépris de la grâce, terrifiés à la vue des fléaux qui les déciment, reviennent de leurs égarements et marchent avec plus de fidélité sur la bonne route qu'ils avaient un moment abandonnée. La mission des Oblats chez les sauvages du Pugetsound est donc toujours un vaste champ où il y a beaucoup de bien à faire, mais qui devient de plus en plus difficile pour deux ouvriers dont les forces et la santé vont bientôt se trouver sur leur déclin. Je dis : la mission des Oblats, car ce fut un de nos Pères qui, le premier, planta, cultiva, et arrosa de ses sueurs cette portion de la vigne. Les leçons et les exemples de zèle et de vertu qui nous furent donnés par lui ne s'effaceront jamais de notre mémoire, et encore moins de nos cœurs. Ce Père, qui était si bon, est maintenant dans le ciel, où il est encore meilleur, et c'est, sans doute, à la vertu de ses prières que nous devons une grande portion des secours journaliers que nous recevons du Ciel dans la continuation de son œuvre. Nous ne pouvons pas douter que cette œuvre ne lui soit encore chère, surtout lorsqu'il voit arriver des âmes qui viennent du Pugetsound. Malgré la rage du lion infernal qui nous entoure, il y a donc encore beaucoup d'âmes à sauver dans la baie, et c'est surtout par l'instruction de la jeunesse qu'on peut réussir.

Disons ici un mot de notre école de Tulalip ; c'est peut-être, mon très-révérend Père, ce qui vous intéressera le plus. Il y a dix-neuf ans que notre école s'ouvrit dans la forêt de Priest-Point, à l'embouchure de la rivière Snohomish ; un grand nombre des enfants qui en sont sortis depuis cette époque, sont maintenant en pos-

session du beau *Pays d'en haut*, qu'on était venu leur prêcher ; les autres forment, parmi les sauvages, ces familles nombreuses qui font espérer que la future génération ne périra pas et pourra encore, de longues années, préparer et envoyer au ciel d'innombrables citoyens. Sous la férule de l'excellent F. DE VERIES, qui sait si bien enseigner de parole et d'exemple, nos vingt-sept petits sauvages (qui n'ont plus la tête plate) continuent de faire l'admiration de tous ceux qui sont témoins de leurs progrès. Quatre Sœurs de la Providence ont soin des filles. C'est à juste titre que ces bonnes Sœurs sont appelées les Anges gardiens des sauvagesses du Sound, car, par leur charité, toujours active, elles parviennent à les instruire et à les civiliser et à en faire de bonnes chrétiennes.

Un des plus beaux fruits de notre mission, ce sont ces centaines d'innocents que nous baptisons au berceau et que Dieu enlève à la terre avant qu'ils connaissent aucun des maux qui donnent la mort à l'âme. Ces petits anges sauvages, dans le paradis, sont d'un grand secours pour leurs pauvres parents sur la terre ; beaucoup de pères et mères se convertissent sincèrement, à la mort de leurs chers petits enfants, et deviennent de vrais modèles de piété jusqu'à leur dernier soupir, dans l'espoir de retrouver, chez le grand Chef d'en haut (Dieu), ces objets de leur tendresse.

Oui, mon bien-aimé Père, outre les enfants, nous sauvons aussi des adultes, et parmi ces derniers il y en a qui souvent, par leur conduite, donnent au Missionnaire de grandes consolations dans ses pénibles travaux. Je vous rapporterai ici quelques-uns de ces incidents qui relèvent ainsi notre courage. Je ne ferai aucune exagération, je regrette seulement de ne pas savoir assez bien dire, car j'aimerais beaucoup à vous faire partager

les impressions que mon cœur éprouve toujours dans ces heureuses circonstances.

Chez les sauvages, encore plus que chez les blancs, les habitudes et les superstitions des anciens sont très-difficiles à déraciner, et il n'y a que la connaissance et l'amour du vrai Dieu qui puissent les détruire et les remplacer. Ce n'est que lorsqu'un néophyte ne redoute plus les enchanteurs et n'a plus que du mépris pour leurs menaces et leurs maléfices, que l'on peut le considérer comme réellement et solidement converti. Je suis heureux de pouvoir dire, mon bien-aimé Père, que beaucoup, même de nos anciens, semblent avoir entièrement secoué ce joug de l'esprit de ténèbres. En voici un exemple dans la personne du chef Pierre Nelson, de la tribu des Makleshoots. Nelson est un des anciens guerriers, et ce fut en brave qu'il abandonna toutes les superstitions et les vicieuses habitudes des sauvages. Il s'est toujours montré fidèle aux promesses de son baptême, et il est encore aujourd'hui un fervent catéchiste parmi les siens et un excellent interprète pour notre P. RICHARD, qui visite régulièrement sa tribu.

Le bon chef, qui abandonna aussi la paresse, si ordinaire chez le sauvage, est aujourd'hui possesseur et cultivateur d'une belle pièce de terre dont le produit est plus que suffisant pour lui et sa famille. Durant les moissons de l'année dernière, une forte pleurésie le força de rester au lit plus de trois semaines. Des jongleurs vinrent le voir et lui dirent que, s'il n'avait recours à la puissance de leur art, sa mort était certaine : « Je le sais bien, leur dit Nelson, je dois mourir un jour, mais je sais bien aussi que ni sorciers ni sortilèges ne sauraient m'enlever ni me rendre la vie. Dieu seul tient en ses mains le sort de chacun, lui seul donne la vie, et lui seul connaît l'heure de notre mort. » Plus ces imposteurs s'empressaient de le

faire retomber dans le piège des vieilles erreurs, plus, de son côté, il s'efforçait d'ouvrir leurs yeux à la bonne lumière par de nombreux et solides arguments qu'il commençait et terminait toujours par quelques pieux signes de croix et de ferventes invocations aux noms puissants de Jésus, de Marie et de Joseph. Il sortit triomphant de la lutte : Dieu lui rendit la santé ; mais il lui envoya une autre épreuve plus difficile à supporter que la première. Les sauvages ont naturellement un amour tendre et sincère pour leurs enfants, surtout lorsqu'ils sont encore bien jeunes et innocents. De même qu'un blanc serait à blâmer de laisser mourir quelqu'un de sa famille sans lui procurer l'assistance du docteur, lorsqu'il le peut, de même aussi, chez les sauvages encore infidèles, les parents seraient considérés comme bien cruels et très-coupables s'ils laissaient souffrir dans la maladie un de leurs, et surtout un de leurs enfants, sans payer plusieurs jongleurs pour chasser les esprits malfaiteurs, cause supposée de toutes les souffrances et de la mort. Nelson venait à peine de guérir lorsque deux de ses plus jeunes enfants furent successivement affligés par la rougeole, et leur mort fut aussi prédite par les enchanteurs et même par quelques-uns des amis du chef ; mais ce bon père, chrétien et catholique, tout en pleurant sur le danger de ses bien chers petits enfants, fut néanmoins assez fort pour résister aux importunités de tous, et ne permit jamais aux envoyés du démon d'entrer dans le logis des malades.

Quelquefois il se dressait sur le seuil de la porte, et montrant aux sorciers une image ou une médaille de la très-sainte Vierge, il leur disait : « Voyez-vous, c'est celle-là qui a cassé la tête à votre maître le diable... Prenez garde ! n'entrez pas, car elle pourrait bien vous en faire autant... Elle aime mes enfants... Ne les touchez

pas... C'est Dieu qui me les a donnés... il les reprendra lorsqu'il lui plaira. Ils sont baptisés, et ils seront mieux là-haut au ciel qu'ici-bas, etc., etc.» La santé fut rendue aux enfants, et Nelson ne cessa d'en remercier le grand Chef d'en haut. Nous aussi, mon très-révérénd Père, nous en remercions le Seigneur, car de telles victoires humilient toujours les endurcis et produisent d'heureux effets chez ceux dont l'ignorance n'est pas coupable. Une chose qui nous encourage et nous console, c'est que, généralement, nos sauvages, même les plus faibles et les plus chancelants, ne laissent pas de pleurer sur leurs égarements, lorsqu'ils sont dangereusement frappés par la maladie : ils ne perdent jamais entièrement le don de la foi, une fois qu'ils l'ont reçu, et il est très-rare qu'ils refusent de se réconcilier avec le *grand Chef d'en haut*, lorsqu'ils arrivent aux portes de la mort. Presque tous les jours l'on vient nous prier d'aller assister des malades, et c'est surtout dans ces circonstances, mon bien-aimé Père, que le Missionnaire se trouve édifié et bien récompensé de ses travaux et de ses peines.

L'hiver dernier, une nuit que la neige tombait, trois vieux sauvages vinrent frapper, en toute hâte, à la fenêtre de ma chambre, lorsque je commençais à m'endormir. « Vite, lève-toi, me dirent-ils, et viens avec nous ; notre ami James Spoot va mourir, et il désire te voir et te parler avant son départ pour l'autre monde. » Dans ces circonstances, il n'y a jamais de prétexte au retard ; il fallut se lever et partir. Je pensais pouvoir reprendre mon sommeil dans le canot, mais la bise et la neige ne me permirent pas de me réchauffer, et il me fallut ramer, avec mes vieux, presque tout le reste de la nuit, afin d'éviter un entier engourdissement. Nous arrivâmes au village d'Ourtso-Kum, à cinq heures du matin, lorsque tous les sauvages dormaient encore, excepté le malade

et ceux qui le veillaient à la lueur d'un bon feu. A mon entrée dans cette maison, je m'approchai du malade avant de m'approcher du feu, car le pauvre James me reconnut aussitôt et, les yeux pleins de larmes, il me tendit une main décharnée et me dit d'une voix tremblante et presque sépulchrée : « Mon Père le Prêtre, que tu es bon ! Tu es gelé... tu viens de si loin pour sauver mon âme ! Oui, je serai sauvé, car je veux rendre aux méchants esprits d'en bas tout ce qu'ils m'ont donné ou prêté, durant les dix années que j'ai eu le malheur d'oublier mon baptême, d'abandonner la prière et de négliger mes confessions et communions. Écoute-moi... J'ai tout compté... Je suis prêt. » Il fit le signe de croix et commença aussitôt sa confession, durant laquelle il ne cessa de verser des larmes de repentir. Il vécut encore deux jours, et eut le bonheur de recevoir l'Extrême-Onction et le saint Viatique. Il édifia tous ses amis par ses bonnes paroles, et il expira en baisant le crucifix et en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie.

Tout cela, mon bien-aimé Père, encourage beaucoup le Missionnaire à faire le catéchisme aux enfants de la forêt.

S. Gr. M^{sr} BLANCHET termina sa visite épiscopale dans le Pugetsound, le 11 du mois dernier. J'eus le bonheur d'accompagner Sa Grandeur chez nos sauvages, et j'ai été si heureux et si content, que je me sens pressé, mon très-révérend Père, de vous en parler un peu avant de terminer. Je ne dirai pas tout, car je vois bien que j'ai déjà été trop long. Je me bornerai à parler des Snohomish et des Swinomish. Le séjour de Monseigneur fut court, mais tous les instants en furent bien remplis. Le 6, Sa Grandeur arriva à Tulalip, sans compagnons, pas même un enfant pour le servir à l'autel. Le bon P. RICHARD était en mission, et je me trouvai seul pour assister Sa Gran-

deur. La mitre, la crosse, etc., tout était confié à mes soins. Vous comprenez, mon bien-aimé Père, que ma position était un peu embarrassante, car il me fallait représenter Marie et Marthe tout à la fois. Au milieu de tant d'ouvrage, le bon Dieu m'aida et me fit éprouver un bonheur que je ne suis point capable d'exprimer. Le lendemain, 7 du même mois de juillet, Sa Grandeur célébra la sainte Messe et donna la confirmation à dix-sept de nos sauvages, qui avaient été convenablement préparés. Il y avait un grand nombre d'assistants, et Monseigneur, me prenant pour son interprète, adressa à tous quelques mots bien tendres et bien édifiants. Oui, mon très-révérend Père, j'aime à le répéter : ma joie était grande et pieuse, surtout lorsqu'il m'était permis de toucher la mitre et de la placer sur la tête d'un si vénérable prélat et si digne successeur des Apôtres ! Oui, j'étais content..., car j'assistais celui qui, il y a plus de trente ans déjà, me donna la prêtrise dans une maison de terre, sur les rives de la Colombie. Monseigneur est dans sa quatre-vingtième année, et il conserve encore le coloris de la jeunesse, lequel forme, avec la blancheur de ses cheveux, un contraste que tout le monde, surtout les sauvages, aime et admire.

Sa foi vive, sa piété solide et son zèle pour le salut des pauvres n'ont rien perdu de leur première vigueur, et ses forces physiques sont encore extraordinaires pour un général qui a passé plus de cinquante ans sur le champ de bataille. Le même jour, le travail étant fini à Tulalip, Monseigneur voulut aussitôt se diriger vers les Swinomish, où il était attendu par les blancs et les sauvages. Me rendant aux désirs et aux ordres de Sa Grandeur, j'engageai quatre jeunes Snohomish et un bon canot, et nous partîmes tous deux, vers midi, pour une traversée de 80 milles. Le vent nous fut un peu contraire, et il

était onze heures du soir lorsque nous abordâmes au village des Indiens, à l'opposite de la ville des blancs. Sans beaucoup de bruit, nous procurâmes un logis chez M. l'agent, qui nous reçut avec tout l'empressement d'un bon paroissien. Le jour suivant, je servis la messe de Monseigneur, dans la chapelle des sauvages. Sa Grandeur bénit la nouvelle chapelle et donna la confirmation à trente-neuf sauvages. Je dis la messe après Sa Grandeur. Il était onze heures lorsque nous pûmes aller prendre notre déjeuner. Sa Grandeur, ayant un peu repris ses forces, traversa la petite baie et confirma encore six Bostons qui, aussi bien que les sauvages, avaient été préparés depuis plus d'un mois.

Le lendemain arriva un petit bateau à vapeur, offrant à Monseigneur un passage pour son retour. Sa Grandeur prit une place et il fallut nous séparer. La marée était basse et l'eau manquait pour le petit canot qui conduisait l'évêque au bateau ; huit garçons intrépides et vigoureux se mirent à marcher dans la boue, portant au-dessus de la surface le canot où Monseigneur était assis comme en un char de triomphe. Pendant que les huit s'avançaient sur cette route moitié liquide, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants chantaient sur le rivage les adieux les plus touchants. Les blancs chantaient aussi de leur côté, et les grands rochers des deux rives répétaient jusqu'à trois fois les doux accords des deux paroisses. L'écho ne se trompait point, et reproduisait distinctement l'anglais et le sauvage. De nombreuses décharges de fusils et de carabines se faisaient aussi entendre, et après chaque fusillade les jeunes gens battaient du tambour, et produisaient sur les tambourins et autres petits instruments une harmonie simple et naturelle qui parlait à l'âme et charmait le cœur. Monseigneur, rendu au bateau qui l'attendait, se trouva trop

éloigné et trop ému pour nous faire encore entendre sa voix et ses adieux ; se tournant vers nous, il nous fit des signes en agitant son chapeau, et toute la foule s'étant agenouillée sur le sable des deux rives, Sa Grandeur nous bénit encore. Le bateau partit au signal de départ, et peu d'instant après notre Père chéri se trouva bien loin de nous. Les sauvages aussi bien que les blancs n'oublieront jamais ces jours de grâces et de bénédictions ..

Voici maintenant, mon très-révérend Père, le résumé de nos travaux comme Missionnaires durant les vingt mois qui viennent de s'écouler :

Baptêmes d'enfants, 223 ; baptêmes d'adultes, 53 ; mariages, 58 ; sépultures, 47 ; communions pascales, 280 ; premières communions, 34 ; confirmations, 163 ; personnes reçues du scapulaire, 73 ; nouvelles églises, 2 ; personnes qui se préparent actuellement à la première communion, 54 ; personnes qui se préparent au baptême, 10 ; mauvais catholiques convertis, 112 ; familles réconciliées, 25 ; restitutions publiquement faites, 100 ; abjurations du protestantisme, 4 ; abjurations de la jonglerie, 20 ; enfants et adultes qui, étant en danger de mort, ont été baptisés loin de la mission par nos catéchistes sauvages, 36.

Quant au temporel, je puis dire avec l'Apôtre que nous n'avons jamais négligé le travail manuel ; le jardin que nous cultivons est d'un grand secours pour nous et pour nos écoles. En terminant, je me prosterne à vos pieds et vous présente en même temps l'excellent Père RICHARD, nos deux bons Frères, nos quatre pieuses Sœurs, ainsi que nos élèves, filles et garçons, afin que vous daigniez, mon très-révérend Père, prier pour nous et nous bénir tous ensemble.

Votre très-affectueux et très-obéissant Fils en N.-S. et M. I.

E.-C. CHIROUZE, O. M. I.